

de la justice, et, s'il le faut ensuite, la force armée.

« Quant au gouvernement, nous n'attendons plus de lui satisfaction, nous ne voulons rien de lui, nous ne voulons plus de lui. Jamais un gouvernement sur la pente ne s'est relevé quand il a commencé à glisser. Sa chute est proche, sa chute est fatale! C'est pourquoi je vous demande patience et calme.

« Conduisons notre frère au cimetière de Neuilly et descendons sans trouble dans Paris, la seule manifestation qu'il nous soit possible de faire aujourd'hui; la manifestation de la rue ne saurait que compromettre la cause de la démocratie radicale. »

On applaudit. Delescluze, à son tour, montre sa tête maigre, énergique et blanche :

« Citoyens,

« La circonstance qui nous réunit est des plus graves et des plus solennelles : un de nos amis a été assassiné par un des membres de la famille Bonaparte. Il nous faut une vengeance. Nous l'aurons. Mais le guet-apens est dressé. L'ennemi veille aux grilles. Il ne faut pas lui donner prise. (Oui! oui!) Citoyens, notre désir était de porter le corps au Père-Lachaise, mais nous ne le porterons pas.

« Pour la première fois depuis dix-huit ans, le vent souffle dans nos voiles; ne compromettons pas notre cause, la cause de tous les peuples, la cause de la justice. Il faut se conformer aux vœux de la famille de Victor Noir.

« Il faut laisser le convoi se diriger vers le cimetière de Neuilly. » (Non! non!)

— « Je vous en conjure, s'écriait à son tour le frère de la victime, évitez de nouveaux malheurs! ne donnez point à la force le droit de sévir! »

— « Nul n'a le droit, répétait Rochefort, de violer les droits de la famille; c'est sans bruit, pacifiquement, qu'il faut conduire notre mort au cimetière de Neuilly, et nulle autre part.

« D'ailleurs, ajoutait-il, nous n'attendons point longtemps. Bientôt... nous acquerrons un terrain au Père-Lachaise, nous exhumerons notre ami, et nous le conduirons alors, à travers la ville, au champ de repos que vous aurez choisi! »

Mais la foule, qui écoutait les orateurs, n'était point convaincue. Il y avait vraiment en elle un ferment de lutte, et M. Gustave Flourens semblait être l'homme qui l'allait faire lever. La veille, dans un club, à Belleville, il avait déclaré solennellement que le 12 janvier marquerait la date de la bataille que la révolution voulait livrer à l'empire, non plus dans un parlement, mais en champ clos. Il était arrivé à Neuilly en armes (on l'a vu un moment agiter, brandir une petite carabine luisante),

et après avoir publié dans la *Marseillaise* cette note où il faisait nettement appel à ce qu'il nommait « l'honneur de l'armée » :

« Nul n'a jamais été aussi jaloux de son honneur que l'armée française.

« Les hommes qui exposent héroïquement leurs poitrines au feu de l'ennemi ne peuvent aimer les assassins.

« Dans ces jours de désolation et d'horreur, nous sentons le cœur de l'armée battre avec nous.

« Cela nous rassure et nous fortifie.

« Gustave FLOURENS. »

Flourens, cette fois comme presque toujours, se trompait, se laissait entraîner par ses espoirs de visionnaire. L'armée eût dispersé et écrasé la foule.

Mais, avec son appétit de lutte, sa soif éternelle de combat, Flourens ne jugeait pas la situation en homme politique, ni en homme de raison, mais en homme d'action. Il arrive, bouillant, tête nue, son habit noir en lambeaux, demandant, appelant Rochefort. Rochefort était au balcon de madame \*\*\* et parlait. Flourens, escaladant le petit escalier qui mène à l'appartement, tombe, se relève, frappe et sonne à la porte. Il était suivi de ses deux assesseurs de la veille, MM. Terrail et Bologne. « Rochefort! Je veux voir Rochefort! » La porte ne s'ouvrant pas assez vite à son gré, il va redescendre. On le retient.

— Où allez-vous?

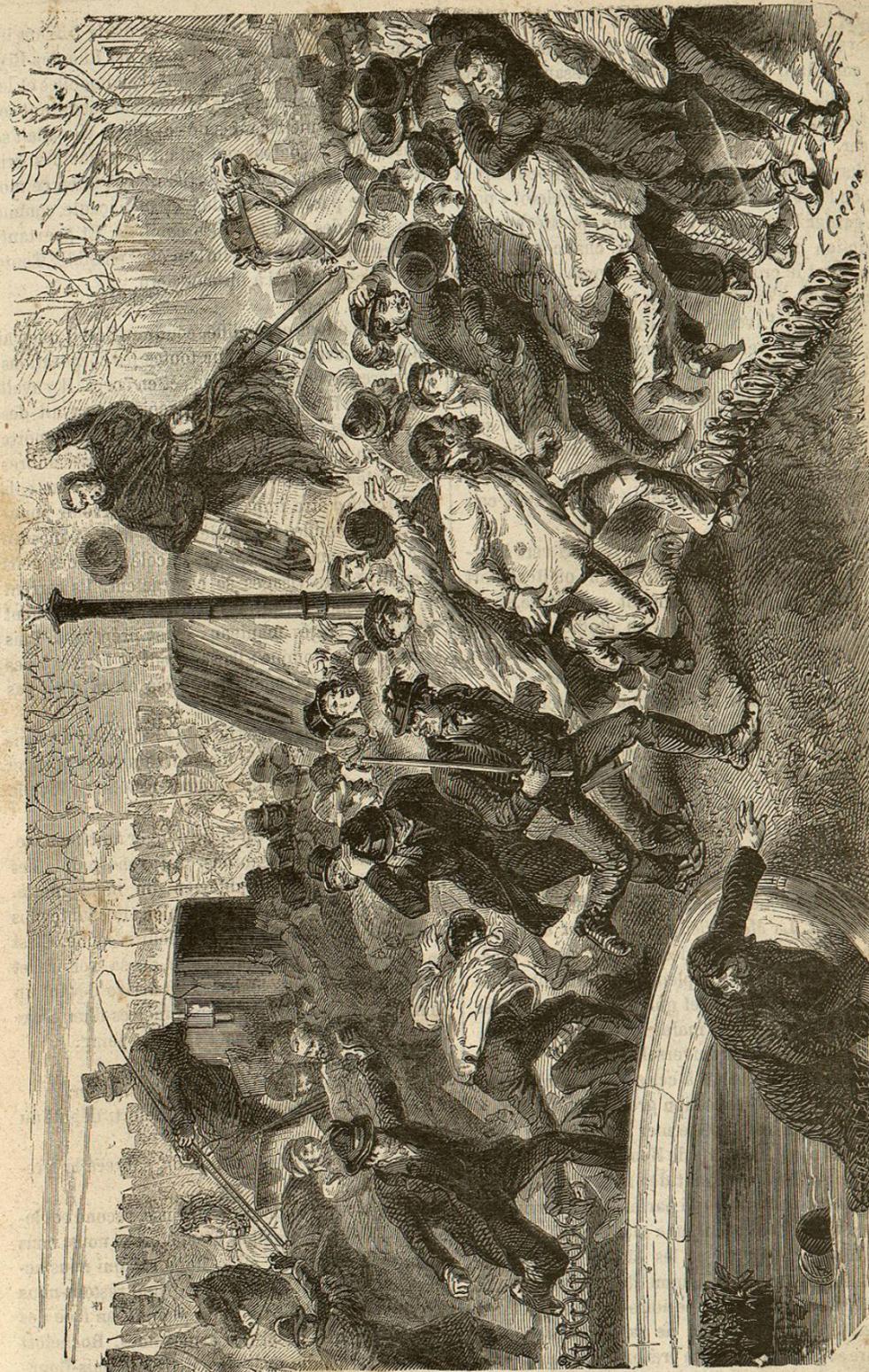
— Je vais appeler le peuple aux armes, je vais combattre!

— Mais c'est une entreprise insensée, mais concertez-vous du moins avec Rochefort.

— Rochefort est un traître, répond Flourens, dont le regard est ardent, vague, le visage d'une blancheur de marbre.

Et il disparaît, enjambant les marches, ardent, plein d'une fièvre, d'une sorte d'ivresse batailleuse.

Les avis de M. Rochefort l'emportèrent sur les projets de Flourens. Ce ne fut pourtant point sans une lutte qui faillit s'engager dans la petite cour de la maison et qui eût pu devenir sanglante. Le cercueil, descendu à bras d'hommes, par le petit escalier fut entouré d'un cordon que tenaient des amis et qui forma un moment une sorte de barrière contre la foule. Mais ceux qui voulaient arracher le cercueil pour l'emporter à Paris, dételèrent un cheval, le poussèrent à reculons dans la cour, rompirent le cordon et le cercle, et purent un moment espérer d'arracher cette bière aux mains qui la défendaient. Ce fut une minute pleine d'angoisses. Quelques-uns eurent la vision de quelque scène épouvantable, d'une bataille sur ce cercueil. Que fût-il arrivé si la lutte avait eu lieu? Mais, tout à



L'ENTEREMENT DE VICTOR NOIR : Les sommations dans les Champs-Élysées.

coup, la bière est enlevée, mise sur la voiture, les chevaux fendent la foule, le flot suit instinctivement le corbillard et, dans la boue, poussant, poussés, tête nue, ces milliers de gens s'acheminent vers le petit cimetière de Neuilly où Victor Noir va reposer.

Derrière le corbillard, suivaient M. Rochefort et M. de Fonvielle dont on déchirait le paletot « pour en garder le souvenir ». Soudain, pressé par une irruption inattendue, Fonvielle chancelle, pâlit. Rochefort le croit écrasé, et, succombant sous tant d'émotions, s'évanouit. On le transporte alors chez un épiciers de l'avenue. A force de soins, il reprend ses sens, pour verser des larmes, pour sangloter et se désespérer. Par bonheur, raconte dans un article demeuré inédit un témoin de cette scène, Paschal Grousset était avec lui, le rassure sur le sort de Fonvielle et le reconforte. Cependant ce pénible et touchant incident avait enlevé toute pensée de marcher sur Paris. Sans Rochefort, sans chef, cela devenait inutile.

« Aussi se dirigeait-on définitivement vers le cimetière de Neuilly, et à l'heure même où Rochefort retrouvait ses forces et montait en voiture, Fonvielle, Flourens, Millière et un étudiant disaient sur la tombe entr'ouverte de Victor Noir quelques mots d'adieu, quelques mots de vengeance.

« Le retour commence, continue le récit dont je parle et qui est, je crois, de M. Bazire. La foule, qui n'avait pu pénétrer dans le cimetière était lasse, découragée. Un certain nombre de citoyens avaient même pris la détermination de se retirer et retournaient chez eux. Mais voici qu'un grondement prolongé appelle notre attention. Rochefort, dans le fiacre où il est transporté, fait volte-face, et à sa suite, une immense colonne se forme et s'avance en chantant. La *Marseillaise* et le *Chant du départ* jettent une animation indescriptible. Nous répétons tous, sans hésiter, à pleine voix, les chants de guerre que nous aimons et qui nous soulagent. Les chapeaux s'agitent. Les mains s'élèvent dans l'air. C'est un frémissement universel. »

Ceux qui étaient mêlés à cette foule n'oublieront jamais, en effet, l'impression grondante, le formidable mugissement de cette mer humaine qui montait, en chantant, l'avenue de Neuilly. Le soir venait et le ciel avait au couchant des rougeurs à la fois hivernales et orageuses qui parfois se teintaient de reflets d'acier. Lentement, une masse noire montait vers l'Arc-de-Triomphe et les chants révolutionnaires s'en échappaient comme des bruits sortent d'une fournaise. Cette masse noire semblait grossir. Au-dessus d'elle flottait on ne savait quelle chose lugubre et menaçante qu'on prenait de loin pour une guenille figurant un drapeau rouge et qui était simplement un de ces ballons captifs des enfants, un ballon rose agité au bout d'un bâton. Mais on sentait

passer dans l'avenue on ne savait quels frissons inconnus. Plus loin, au rond-point des Champs-Élysées, cette foule allait rencontrer, immobiles et les sabres nus, des escadrons de chasseurs et devant ces longues files menaçantes de cavaliers, elle allait se briser et se disperser, ne jetant plus que des cris isolés, dans les hauts quartiers. Mais là en ce moment elle paraissait résolue et menaçante comme aux jours des plus terribles combats. Et pourtant, encore une fois, aucune lutte n'était possible. Toute collision eût abouti à un massacre.

« Nous étions cent mille, continue l'écrivain que j'ai cité. Il y avait là presque toutes les corporations ouvrières, avec leurs insignes et en corps. Il y avait les écoles. Il y avait des bourgeois. Il y avait des femmes, des jeunes filles, des enfants. Mais la porte Maillot approche, un groupe d'hommes sombres nous attend. Que va-t-il faire? Nous passons; ils s'efforcent d'être impassibles, sans parvenir pourtant à dissimuler leur colère qui naît. A mesure que la colonne se déploie, la colère de ces gens grandit. Leurs visages se contractent. Ils serrent de leurs doigts crispés les casse-tête qu'ils cachent sous leurs larges manteaux et se préparent. Puis l'instinct les domine; ils se ruent et blessent des nôtres; nous en connaissons trois et ce n'est pas tout.

« Nous passons la barrière de l'Étoile. Ici un incident très-important. Un dragon se mêle à nous et crie, joignant son enthousiasme au nôtre: « Vive la République! »

« Nous continuons. Un autre danger nous menace. Tous nous le présentons. Au rond-point des Champs-Élysées, inévitablement on nous guette. Les chants continuent. Nous y voici. On chante plus fort. Puis un roulement de tambour résonne. C'est une sommation. Rochefort saute de sa voiture et veut courir au Corps législatif. Il arrive devant un commissaire debout à quelques mètres d'un escadron de chasseurs à cheval l'épée au poing.

« — Je désire passer, dit-il.

« — Vous ne passerez pas. On va charger.

« — Mais je suis M. Henri Rochefort, député au Corps législatif.

« — Ah! c'est vous alors qu'on sabrera le premier.

« Puis, à la suite de cette réponse, second roulement, seconde sommation. Rochefort et nous, nous retournons. Ces cent mille hommes qui nous accompagnaient sont dispersés. A peine restons-nous une trentaine autour du représentant, en face des chevaux impatients et des armes nues. Rochefort s'éloigne, et gagne avec Grousset le Palais-Bourbon. Pour nous, nous défilons devant eux en criant: « Vive l'armée! » Ils ne bronchent pas.

« Notre petite troupe suit l'avenue de Wagram et

gagne le pont. Là, c'est un escadron de dragons. Nous sommes sur l'autre bord. L'esplanade des Invalides apparaît, vaste gouffre, où trente mille hommes peut-être sont postés, la cavalerie sur les devants, l'infanterie appuyée contre l'École-Militaire. Nous nous comptons. Nous sommes six.

« Qu'étaient devenus nos cent mille compagnons?

La réponse donnerait toute raison à ceux qui pensent, encore une fois, que, ce jour-là, aucune lutte sérieuse n'était possible. C'est ainsi que jugeaient la situation de vieux républicains habitués aux orages populaires, M. Martin Bernard entre autres. Devant les cuirassiers et les zouaves, cette foule reculant eût été horriblement décimée, sans profit pour la liberté, sans gloire pour la démocratie. Mais tous ceux qui s'étaient rendus aux funérailles de Victor Noir avec l'intention de tenter la fortune des armes ne pardonnèrent pas à M. Rochefort d'avoir déconseillé une aussi terrible aventure. Dès le soir du 12, Flourens écrivait au secrétaire de la rédaction de la *Marseillaise*: « Je vous prie d'annoncer qu'à partir d'aujourd'hui je reste complètement étranger à la rédaction de la *Marseillaise*. »

Et M. Rochefort, comprenant bien que ce départ constituait pour lui un échec, et que Flourens devenait par ce seul fait le chef du radicalisme agissant, s'efforçait, en son style habituel, d'expliquer sa conduite à ses électeurs déçus et plus ardents que lui:

« La révolution, disait-il, c'est l'imprévu. Si vous faites publiquement savoir à votre ennemi que le lendemain, à deux heures, vous lui brûlerez la cervelle au moment où il s'y attendra le moins, votre ennemi prend ses précautions et vous ne lui brûlez pas la cervelle. Le cousin Pierre Bonaparte s'est bien gardé d'aller raconter dans les réunions publiques qu'il assassinerait Victor Noir... Voilà pourquoi, prêt à me mêler au mouvement, s'il s'était spontanément produit, je n'ai pas cru devoir l'appuyer quand le peuple m'en a donné, dans une certaine mesure, la responsabilité. »

Cette attitude lui fut d'ailleurs reprochée par d'autres encore, par M. Vermorel en particulier, et de là devait naître un antagonisme, mieux que cela, un conflit amené en pleine Chambre par M. Rochefort qui accusait Vermorel de recevoir les faveurs du pouvoir. En réalité, M. Rochefort était assez irrité que sa popularité eût subi cette première atteinte. Ses partisans lui reprochaient ses évanouissements avec autant d'aigreur que les journaux réactionnaires. Un moment il fut sur le point de pousser de nouveau, dans son journal, à la résistance armée. Il hésitait et comme on dit, tâta le terrain. M. Grousset lui représentait que « Paris

debout et frémissant » n'attendait qu'un signal. M. Rochefort eut le bon sens de ne le point donner. Quant à sa popularité, il n'avait qu'à laisser faire M. Émile Ollivier. Le garde des sceaux allait se charger de reconquérir à son adversaire la plus grande part du prestige que celui-ci avait pour un moment perdu.

M. Ollivier tenait à mentir aux promesses qu'il s'était faites à lui-même. « Je poursuivrais alors que les réactionnaires n'ont pas poursuivi! » Ou plutôt, il tenait à remplir la dernière promesse qu'il avait faite et à prouver qu'il savait être la force. Il mettait d'ailleurs un acharnement tout particulier contre M. Rochefort. C'était, en quelque sorte, une animosité toute personnelle, une espèce de duel de nouvelle espèce. Il semblait que M. Ollivier eût promis aux Tuileries le silence et le musèlement du pamphlétaire. Il oubliait que les pamphlétares et les pamphlets vivent surtout de persécutions.

Nous avons vu qu'au lendemain de la publication de l'article où M. Rochefort appelait le peuple à la vengeance une demande de poursuites avait été déposée par M. Grandperret entre les mains de M. Schneider. Depuis les événements qui n'avaient, en somme, donné lieu à aucun désordre, — cette journée du 12, qui pouvait être une journée d'émeute ayant abouti seulement à une imposante manifestation, — l'attitude prise ce jour-là par M. Rochefort qui avait littéralement tenu dans sa main la guerre civile, le désir d'apaisement, d'oubli, tout devait conseiller au ministère des mesures de prudente mansuétude. Il n'avait qu'à perdre à continuer les rigneurs. M. Ollivier ne le comprit pas. Il était déjà aveuglé, perdu, exaspéré dans sa vanité et dans ses rancunes. Il semblait rechercher la lutte, attiser la discorde, pousser aux excès.

Tandis que le centre gauche rédigeait une demande d'ordre du jour sur l'autorisation de poursuites contre le député de la première circonscription, M. Ollivier déclarait tout haut qu'il persisterait et qu'il aurait raison de M. Rochefort. La vérité est qu'il lui rebâtissait en quelque sorte chaque jour son piédestal, et cet acharnement de rancune, allant contre le but du ministre, donnait précisément les effets d'une persistance de dévouement.

Le mercredi 17 janvier, malgré la demande d'ordre du jour déposée et soutenue par M. Estancelin, le garde des sceaux, continuait à demander l'autorisation de poursuivre. M. Rochefort y répondit assez dédaigneusement et d'un ton narquois.

« Je me bornerai à dire que les masses, qui s'inquiètent peu des questions cabinet, ne verront par cette demande de poursuites qu'un moyen d'écartier à tout prix de la Chambre un député désagréable. » Il avait raison et certes M. Ollivier lui donnait le beau jeu. Et M. Rochefort pouvait encore ajouter spirituellement: